

MICHÈLE MORGAN ET PIERRE BLANCHAR

SE PARTAGENT LE PÉRILLEUX HONNEUR D'ANIMER
LA SYMPHONIE PASTORALE
D'ANDRÉ GIDE — CHEF D'ORCHESTRE : JEAN DELANNOY

Les dernières séquences de l'offensive hivernale achèvent de se dissoudre en boue contre le mur du studio de Nenilly, cependant qu'à l'intérieur, l'immense « découverte » photographique dont s'entoure la maison du Pasteur Jean Martens fige un vaste paysage neigeux au delà des caprices de la température. Après plusieurs semaines d'extérieurs, réalisés dans les paysages grandioses de l'Oberland Bernois et au pied du Cervin, à Château d'Oex et à Rossinière, la *Symphonie pastorale* est « entrée en studio ».

Belle et charmante maison que celle du héros d'une nouvelle d'André Gide, devenant par la coalition de Jean Aurenche, de Pierre Bost et de Jean Delannoy le héros d'un film. Maison de bois, rustique et sobre, comme ces chalets devant lesquels on s'attarde parfois, en se promenant à travers la campagne, dans le pays de Vaud ou dans le Valais. Maison faite, en apparence, pour le bonheur et la paix, mais qui peut abriter aussi bien le drame...

Certes, il s'agit, ici, d'un drame tout intérieur. Marié, père de famille, imprégné d'une haute conception de son devoir de pasteur, l'homme auquel Pierre Blanchar prête aujourd'hui sa personnalité, a recueilli au chevet d'une moribonde, une petite fille dans un tel état de misère et de dénuement qu'elle s'assimile à un animal. Il la ramène à son foyer et convainc sa femme de l'adopter. Il la dégrasse, l'apprivoise, l'éleve. Les années passent et l'enfant se transforme, s'épanouit en une créature pure et douce, que sa cécité préserve de toutes les laideurs du monde.

Peut-on nommer amour l'étrange sentiment qui lie le sauveteur à sa protégée ? Sans doute, puisqu'il suscite l'angoisse du péché, la jalousie, le désespoir... Mais cette éclosion de fleurs vénéneuses est traitée par André Gide avec un art magistral que ses scrupuleux adaptateurs semblent s'efforcer de respecter.

Le décor de Renoux comporte le bureau du pasteur, la salle commune avec l'énorme poêle de faïence qui se retrouve dans la plupart des demeures montagnardes, une chambre à coucher. Jean Delannoy travaille dans la « cour » de la maison : une verte pelouse s'étale sur le plancher, du linge sèche. Line Noro vient d'apercevoir, à travers la double fenêtre du bureau, sa fille adoptive assise aux pieds de son mari. La caméra s'approche à son tour de la fenêtre pour nous offrir la même vision par les soins du chef-opérateur Thirard. Pierre Blanchar abandonne l'exemplaire de la *Nouvelle Revue Française* dans lequel il lisait un article traitant de l'influence de l'Eglise, pour prendre place

dans son fauteuil. Michèle Morgan, qui incarne Gertrude jeune fille, le rejoint. Les maquilleurs s'affairent autour d'eux. Bien qu'il s'agisse d'un plan muet, les deux artistes disent le texte qu'ils prononceront réellement lorsque l'appareil de prises de vues et le micro pénétreront dans la maison, pour le plan rapproché suivant.

— Chaque fois que je marche en tendant les mains, murmure Gertrude, je crois rencontrer les vôtres... Elles sont si belles...

— Dieu m'a permis de bénir avec ces mains-là...

Les yeux d'Elsa Triolet ont trouvé un chantre pour les célébrer. Qui chantera l'extraordinaire regard de Michèle Morgan ? Il me fait songer à ces gentianes qui ne fleurissent point au-dessous d'une certaine altitude et dont le bleu est d'une intensité presque insoutenable. Aujourd'hui, le chandail d'angora que porte Michèle, sur une simple jupe de lainage, est de cette même teinte profonde et qui donne une sensation d'épaisseur. Les cheveux rejetés en arrière, le profil pur, le teint lisse, Michèle semble annuler par sa seule présence près de huit années, tellement elle est identique à la petite actrice timide que j'ai surprise un jour dans un décor de *Gribouille* ou à la figurante encore obscure du *Mioche*...

Elle a pourtant découvert, depuis, l'amour conjugal, l'amour maternel, double bonheur, double source de regret. Quel que soit, pour elle, l'attrait du beau rôle qui lui est confié dans la *Symphonie pastorale*, elle ne dissimule pas sa hâte de rejoindre son foyer d'Amérique, son mari, son enfant. Ce sont eux qui l'attirent vers l'heure du départ, beaucoup plus que ses engagements à Hollywood.

Pierre Blanchar, libéré de la douce étreinte de Michèle Morgan, joue avec la grosse ailliance à l'ancienne mode qu'il porte à l'annulaire :

— On a répandu le bruit que Gide n'était pas satisfait de l'adaptation de son récit. C'est une information erronée, qu'il a lui-même démentie par écrit. Il était évident qu'un travail de transposition s'imposait. *Symphonie pastorale* n'est peut-être pas du « grand » Gide, c'est une œuvre de vacances, mais elle porte la marque de son auteur par la pureté de son style, de ses lignes. L'adaptation que nous suivons s'en différencie en cela même qu'elle est un « découpage » technique, donc une chose hachée, un peu barbare dans ses formes. Mais cette grille disparaîtra à l'écran et je suis certain que les images vont recréer, sur un autre plan, l'atmosphère de la nouvelle.

Oùle CAMBIER.



Entre deux prises de vues de « La Symphonie Pastorale », Michèle Morgan savonne les jointes du soleil.
Photo R. Corbeau.

On règle un plan. Malgré la sollicitude de Pierre Blanchar, Michèle Morgan n'a pas l'air d'avoir trouvé la position idéale.